

# LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 10 ET DIMANCHE 11 JANVIER 2015

## FATWA sur l'écriture?

GEORGES LEROUX

Quand ils ont chargé leur kalachnikov en ce matin froid de janvier, à quoi pensaient ces jeunes assassins? Avaient-ils dans leur poche une fatwa leur assignant la cible et leur promettant le paradis? Après Salman Rushdie il y a déjà plus de 25 ans, après Kamel Daoud il y a seulement quelques semaines — et doit-on craindre pour Michel Houellebecq? —, nos camarades de *Charlie Hebdo* deviennent ainsi les victimes d'une terreur plus violente encore, car elle demeure sans visage, elle n'accomplit la fatwa de personne à moins qu'il ne s'agisse de l'islam entier. Qui voudrait soutenir cela?

Comme pour Rushdie, la cible est l'écriture, au sens le plus noble de ce mot, la liberté d'écrire et de parler, de se moquer, la liberté même de penser. De leurs mitraillettes achetées aux revendeurs du marché noir, ces meurtriers tirent jouissance en massacrant la culture, mais quand ils crient «*Allah est grand!*», à qui s'adressent-ils? De qui peuvent-ils se réclamer? Prenant la fuite, ils crient: «*Nous avons vengé le Prophète.*» La seule question les concernant me semble celle de leur volonté.

Le geste qui atteint la limite du non-sens, le meurtre vengeur de journalistes et de policiers chargés de les protéger, devient pour eux l'exercice terrifiant de leur liberté. Contrairement au chef de Boko Haram, ils ne cherchent pas la caméra, ils ne font pas de discours. Ils ne savent que tuer ceux qui parlent. La haine qui gruge de l'intérieur l'islamisme politique est d'abord une haine de la raison, une guerre

contre l'écriture qui soutient nos démocraties. Qui voudra douter que leur rapport au mal et la conscience qu'ils pourraient en avoir ne soient érodés, et cela jusqu'à la folie, par ce ressentiment meurtrier? On pourrait l'exprimer en quelques mots: vous ne continuerez pas longtemps à nous humilier, vous paierez toutes les humiliations du présent et du passé.

### Paradoxe

Devant la terreur, que peut l'écrivain? L'injustifiable ne peut être justifié, il ne peut qu'être condamné, mais peut-il l'être seulement au nom d'un universel comme cette liberté que nous chérissons? Contre le fanatisme, contre l'obscurantisme, l'écrivain a le devoir de ne pas céder. Il n'existe pas telle chose que des civilisations irréductibles, l'une libre et ouverte sur l'universel des droits et l'autre luciférienne par essence et vindicative; il existe des sociétés qui souffrent et sont victimes du ressentiment. Aucun programme politique rationnel ne peut en effet soutenir une action aussi barbare, aucune stratégie ne peut légitimer pareille cruauté, personne ne la revendiquera. Et pourtant, c'est le paradoxe de la terreur, elle s'exerce contre toute raison. Rien ne peut l'expliquer sinon le nihilisme qui attaque la raison de l'intérieur. L'écrivain doit d'abord le comprendre.

Le contexte de l'islamisme politique rampant, autant celui des mosquées périphériques que celui du

djihadisme international, mixture opaque dans laquelle viennent se fondre les milliers d'actes terroristes recensés selon Europol sur le sol de la Communauté européenne au cours des cinq dernières années, tout cela c'est le bouillon de culture de la terreur. Qu'il s'agisse ou non d'un réseau, cet attentat contre la liberté de pensée ne s'explique que par ce nihilisme dévorant. Il dénature l'islam, il en pervertit l'essence et rend ainsi possible le crime contre l'esprit. La liberté d'expression est le cœur de nos droits, elle se trouve au fondement de la liberté de conscience et de la liberté religieuse. Pourquoi la prendre pour cible, sinon parce qu'elle est l'essence de la démocratie? Il n'y a donc pas que la

vengeance, il y a aussi, inséparablement, la haine et le désespoir.

### La maladie

Dans sa violence, ce geste plonge ses racines dans une souffrance séculaire que ravivent au quotidien le sentiment d'oppression, la misère, l'exclusion, l'illettrisme qui afflige partout les terres de la charia. Il trouve son espace dans une violence vindicative qui se transforme en haine politique. L'islam pathologique de ces militants radicalisés n'a certes rien à voir avec l'islam communautaire — il faut le réaffirmer si on veut éviter de nouvelles dérives islamophobes —, mais il met à nu

VOIR PAGE F 4 : FATWA



L'islam est malade de ce cancer du nihilisme qui l'envahit de métastases mortelles et que ses voix les plus pures ne semblent plus pouvoir contenir

ILLUSTRATION TIFFET



Un roman historique sur **l'art** et **l'anatomie**

Page F 2

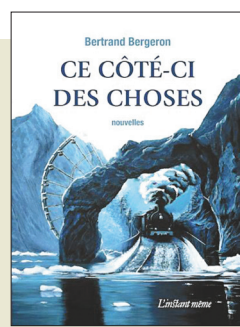


Contre la capitulation **linguistique**

Page F 6

## LIVRES

## LA VITRINE



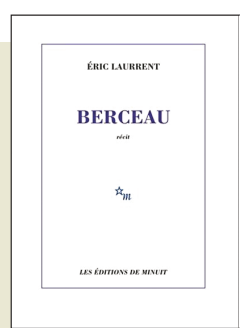
## LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## CE CÔTÉ-CI DES CHOSES

Bertrand Bergeron  
L'Instant même  
Québec, 2014, 160 pages

Né à Sherbrooke en 1948, deux fois lauréat du prix Adrienne-Choquette grâce à *Maison pour touristes* en 1988 et à *Visa pour le réel* en 1993, Bertrand Bergeron nous revient avec une quarantaine de textes courts, parfois très courts (le plus succinct ne faisant qu'un seul... mot), qui ont pour la plupart paru dans la revue XYZ. *Ce côté-ci des choses* explore la mince et dense frontière qui sépare le rêve et la réalité, le trivial et le nécessaire, le passé et le présent. Des exemples: un délire sur la voix de Vincent Davy, un moment de stupeur à la naissance d'un enfant, un exercice de souvenir qui plonge aux origines du Festival de jazz sur un air d'affrontement entre les fils et les pères. L'initiation d'un gardien de sécurité, un voyage oblique à Bar Harbor, une escapade dans les îles de Sorel — beau moment de temps suspendu —, le récit autoréférentiel d'une lecture publique. Partout, une manière tortueuse de raconter, tel quelqu'un qui aime le son de sa propre voix, jamais trop pressé d'aller quelque part. Un ton un peu facétieux anime d'un bout à l'autre ce recueil dont les multiples histoires à la réalité flottante, incertaine, ne sont pas sans faire penser à celles de Julio Cortázar.

Christian Desmeules



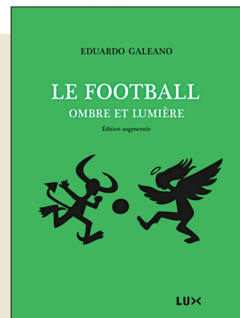
## ROMAN

## BERCEAU

Éric Laurrent  
Minuit  
Paris, 2014, 94 pages.

Entre avril 2012 et septembre 2013, le couple Laurrent se rend au Maroc pour rendre visite à un bébé marocain. Ils ont adopté cet enfant, parmi les 7000 à 9000 autres, abandonnés dans ce pays chaque année. Sitôt né, il a été placé dans les bras des futurs parents. Mais il trottera, lorsque l'autorisation sera donnée de le sortir de l'orphelinat. Entre-temps, les parents s'installent régulièrement à Rabat et promènent l'enfant. Le lien est créé, l'enfant tisse sa socialité dans ce monde intermédiaire et, disons-le, parmi les autres il a de la chance. L'écrivain raconte donc ce temps passé immergé dans cette culture. Très beau récit, modeste et simple, il touchera le cœur de ceux qui aiment ce dévouement et cette patience, cet apprivoisement et ce respect indispensables aux lois et aux coutumes qui finalement permettront la migration du petit. C'est un parcours restituant l'émotion, l'intensité, la différence et la réalité épurée des épreuves et des difficultés rencontrées. Surprenant, précis et singulier, un récit de grâce.

Guylaine Massoutre



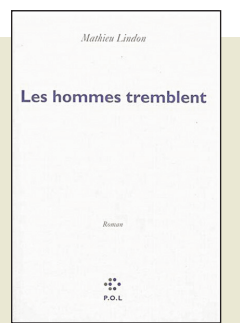
## ESSAI

## LE FOOTBALL

Ombre et lumière  
Eduardo Galeano  
Traduit de l'espagnol  
par Jean-Marie Saint-Lu  
Lux  
Montréal, 2014, 320 pages

Pour plusieurs, un peu partout à travers le monde, c'est la seule et unique religion. Dans *Le football. Ombre et lumière*, Eduardo Galeano, journaliste et écrivain uruguayen, célèbre auteur des *Veines ouvertes de l'Amérique latine* (Pocket) — mais footballeur médiocre, de son propre aveu —, décortique avec passion le culte du ballon rond. Édition revue et augmentée d'un livre déjà paru en France en 1997, l'ouvrage livre, en plus d'une centaine de courts textes, d'abondantes anecdotes sur l'origine des règles modernes du soccer, des portraits de joueurs, de matchs et de stades célèbres, de buts d'anthologie et de souvenirs personnels. Galeano n'oublie pas non plus de lever le voile sur le côté obscur de ce sport: le racisme, l'argent et les récupérations politiques dont il a souvent fait l'objet, faisant de ce sport un parfait « opium du peuple ». Pour mémoire, le président de l'Atlético de Madrid sous le régime franquiste déclarait: « Le football est idéal pour empêcher les gens de penser à des choses plus dangereuses. » Un essai à la fois fasciné et lucide.

Christian Desmeules



## ROMAN

## LES HOMMES TREMBLENT

Mathieu Lindon  
P.O.L.  
Paris, 2014, 169 pages

Que feriez-vous si un sans-abri venait s'installer, avec son ballot, ses cartons et sa puanteur, dans l'entrée chaude de votre immeuble? S'il recevait une pocharde dans votre local à pouelles? S'il invectivait les habitants au gré de leurs passages et lorsqu'ils attendent l'ascenseur? S'il connaissait bientôt toutes les habitudes de l'habitation? Auriez-vous le cœur de le jeter dehors? De le voir revenir s'incruster? De faire une collecte pour l'envoyer ailleurs? De le tolérer, lorsque vous constatez que des Roms se sont installés dans la cabine téléphonique de la rue et qu'ils y créchent au vu de tous, tels des animaux en cage? Rassurez-vous, cela se passe à Paris. Mathieu Lindon le raconte avec humour et acuité, mi-apitoyé, mi-exaspéré, comme si cela se passait justement sous son nez. Sous nos yeux, c'est un comble de nos sociétés.

Guylaine Massoutre

## ROMAN HISTORIQUE

## Heureux mariage de l'art et de la science

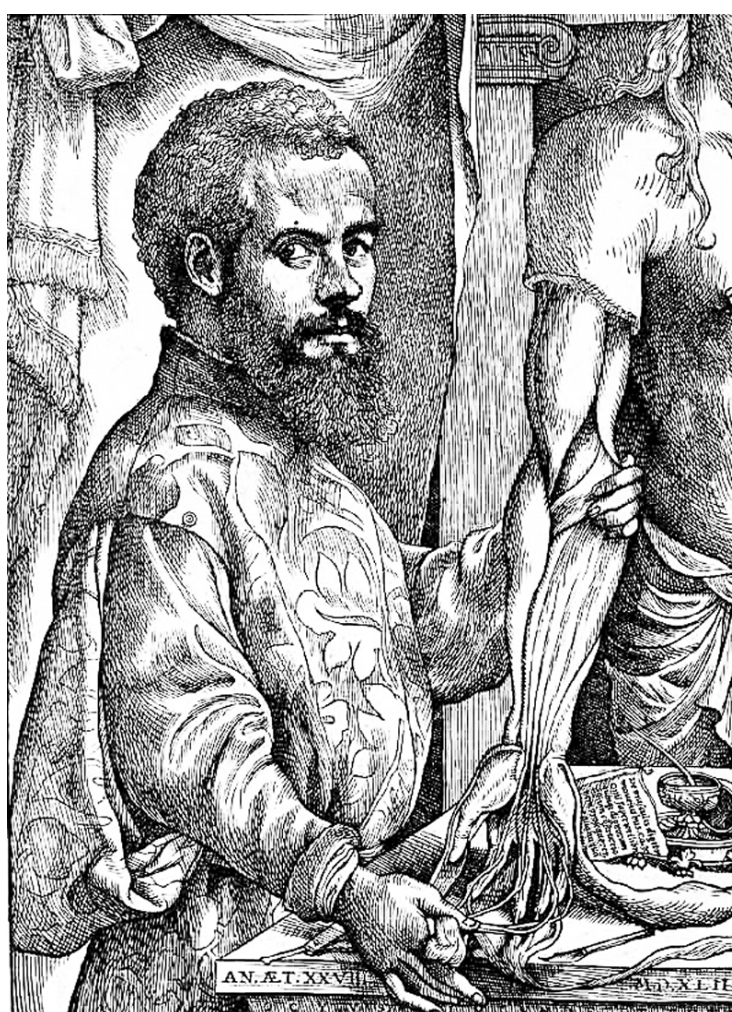
MARIE-FRÉDÉRIQUE DESBIENS

Disons-le d'emblée, *La Fabrica*, premier roman de Marilyne Fortin, est d'une incontestable originalité. Tant par les lieux et l'époque reconstitués que par les personnages marginaux mis en scène, l'œuvre résonne dans la production du roman historique québécois.

L'incursion au cœur du Paris de la Renaissance, favorisée par le récit de formation d'un jeune apprenti peintre, est captivante. Fils d'ouvriers miséreux, « Blaise était une curiosité. Les artistes étaient rares et le fait qu'il était un enfant fascinait ». D'abord vendu à Maître Battisto, le garçon est par la suite cédé à Gaspar De Vallon, ambiteux et cruel anatomiste projetant de réaliser « le plus beau de tous les traités anatomiques de son époque ». Piètre artiste, le chirurgien ne peut compter que sur le talent de Blaise pour illustrer sa grande œuvre qui marierait « les récentes découvertes de la science et la fine fleur de l'art moderne ».

Le destin de Blaise croise bientôt celui de Marie-Ursule, orpheline élevée par l'Anglaise Adel Knox, « chercheuse des morts », exilée et vouée à la damnation éternelle. Grâce aux manigances de la mère adoptive, la fille est admise dans le cercle intime de De Vallon, où elle fait la rencontre du dessinateur. Entre ces deux « enfants trouvés » se tisse une amitié amoureuse qui ne tombe jamais dans le trivial.

La fuite qu'ils entreprendront pour échapper à De Vallon et à la prison, marquée par une surabondance de péripéties moins crédibles, mènera Blaise jusqu'en Italie, où « tout ne fera que commencer pour l'artiste ». À travers les sombres ruelles du quartier des Halles, le cimetière des Saints-



SOURCE QUÉBEC AMÉRIQUE

Portrait de l'anatomiste Vésale, auteur du traité *De humani corporis fabrica libri septem* (1543), réalisé par un artiste inconnu.

Innocents propice à la « chasse aux cadavres », le cagibi de dissection, les théâtres d'anatomie publique, la maison de chambres de la prêtreuse sur gages, se crée une sorte d'esthétique des bas-fonds qui rappelle le célèbre feuilleton d'Eugène Sue *Les mystères de Paris*.

## Au scalpel

Fortin manie la plume avec finesse et précision. Sa langue est crue, bien maîtrisée; les descriptions glacent parfois le

sang: « À l'aide d'une scie acérée, le jeune étudiant ouvrit le crâne en deux, en traçant une ligne bien nette au-dessus de l'arcade sourcilieuse. Au bout de longues minutes de travail minutieux et exigeant, il retira enfin la calotte et épongea le liquide qui s'écoulait afin d'apercevoir la dure-mère, puis le cerveau. Lorsque Blaise eut terminé ses croquis, l'anatomiste et son assistant entrepri-

rent d'extraire le cerveau. Les deux hommes durent rompre des os, en écarter, tailler des muscles et des nerfs, puis plonger délicatement les mains dans la matière visqueuse... » Le roman est un parfait dosage entre faits attestés et fiction pure. Fortin y entremêle sa connaissance de l'art, de la science et de la vie parisienne du XVI<sup>e</sup> siècle sans que cette érudition nuise à la fluidité de l'intrigue.

Une postface dévoile le contexte de l'écriture: « L'artiste qui a réalisé les gravures exceptionnelles de la Fabrica est inconnu. La littérature nous envoie sur la piste de Jan van Calcar, de Titien ou de son atelier, mais bien peu d'éléments confirment la théorie. » Tentant de combler les vides du discours officiel constatés par Fortin lors de ses études en histoire, *La Fabrica*, de manière aussi inventive qu'éclairée, s'inscrit dans la branche savante du roman historique qui constitue pour certains chercheurs le prolongement de leurs travaux académiques, comme le font en France Chantal Thomas (*Les adieux à la reine*, Seuil) et au Québec Bernard André (*L'énigme de Sales Laterrière*, Québec Amérique) ou Réal Ouellet (*L'aventurier du hasard. Le baron de Lahontan*, Septentrion). Au sortir de cette découverte qu'est *La Fabrica*, dont la lecture est enrichie par des illustrations tirées d'un traité anatomique de 1543, on ne peut que souhaiter que l'auteure récidive dans cette voie où elle se distingue déjà.



Collaboratrice  
Le Devoir

LA FABRICA  
Marilyne Fortin  
Québec Amérique  
Montréal, 2014,  
556 pages

## LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Conscience malheureuse

CHRISTIAN DESMEULES

« À cette époque, je n'avais que vingt-quatre ans. Ma vie était déjà lugubre, désordonnée et solitaire jusqu'à la sauvagerie », écrit Dostoïevski dans *Les carnets du sous-sol*, paru en 1864. Dans ce morceau de mauvaise foi, éloge de l'inaction et de « l'inertie contemplative », un « homme intelligent ne peut rien devenir — il n'y a que les imbéciles qui deviennent ».

En un mot: la conscience est le malheur de l'homme.

*Les carnets du demi sous-sol*, premier roman de Nicolas Coullée, né en 1986 en Montérégie, s'ouvre sur une note (fictive) de l'éditeur qui nous prévient qu'on a « voulu adapter l'univers dostoïevskien au goût de notre époque, d'une manière digeste pour le public contemporain ».

Enfermé, immobile, absolument solitaire, sans vraiment faire la différence, jamais, entre le jour et la nuit, un protagoniste qui s'exprime au « je » survit dans son petit appartement en demi sous-sol — un classique montréalais. Dans ce trou où il a échoué au fil de circonstances qui nous demeureront inconnues, les déchets s'accumulent, l'hiver progresse, et l'homme met sur papier quelques souvenirs amers.

Il régresse, hallucine, s'affame, tout en se gavant des mauvais livres dont il traîne toute une caisse — des récits véridiques (un miraculé du cancer, un mineur russe deux fois sauvé), des histoires à l'eau de rose, de vieux « bouillons de poulet tièdes », espérant peut-être y trouver toute la lumière qui lui fait défaut. « Ils me réchauffaient le cœur, me rendaient plus fort. Rien à voir avec la fiction dont je m'étais jadis gavé et dont il ne me restait plus rien aujourd'hui. »

## Proutski

Brusque changement de ton dans la seconde partie (intitulée *Sur la neige mouillée*, comme chez Dostoïevski), qui raconte le parcours d'un écrivain qui accède enfin au monde de l'édition et qui est une longue déambulation déli-



DOMAINE PUBLIC

Portrait de Dostoïevski en 1872 par le peintre Vasily Perov

rante. Confronté au cynisme de son éditeur, qui le rebaptise Proutski, un nom qui se vend mieux, et s'occupe de réviser le texte jusqu'à le dénaturer complètement, l'écrivain se heurte à la dure réalité du monde: « Des livres, il y en a déjà trop. Tout peut s'écrire. La difficulté n'est pas là; ce qui pose problème, c'est trouver quelqu'un pour lire ce qui est écrit. »

Mais le lancement tourne au cauchemar, on accuse l'auteur de plagiat et il doit prendre la fuite. La suite tourne,

elle, un peu à vide, prenant le goût d'une sauce trop étirée: quelques péripéties désastreuses qu'il n'aurait jamais connues s'il n'avait pas cherché à s'extraire, en voulant devenir écrivain, de sa banalité d'homme « normal ».

Roman énigmatique et ironique aux accents « kafkaïques » et à l'écriture particulièrement maîtrisée, *Les carnets du demi sous-sol* fait entendre quelques faibles échos de Paul Auster (*Moon Palace*), de Knut Hamsun et de Vladimir

Sorokine (*Lard bleu*), mais la référence à Dostoïevski paraît un peu racoleuse, tant l'original semble éloigné de son « adaptation ». Le « public contemporain », lui, y trouvera peut-être son compte.

Collaborateur  
Le Devoir

LES CARNETS  
DU DEMI SOUS-SOL  
Nicolas Coullée  
Triptyque  
Montréal, 2014, 151 pages

## LITTÉRATURE



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Tout se passe comme derrière les mots, par allusions, allégories, dans *Les filles bleues de l'été*, premier roman de Mikella Nicol, étudiante en littérature de 22 ans.

## Retourner à la paix, à l'innocence

DANIELLE LAURIN



Tout de suite, on est saisi. Par l'intensité. Sans comprendre vraiment de quoi il s'agit. Il y a bien un récit, mais qui sous-entend plus qu'il ne dit. Tout se passe comme derrière les mots, par allusions, allégories, dans *Les filles bleues de l'été*, premier roman de Mikella Nicol, étudiante en littérature de 22 ans.

Tout de suite, une voix. Une voix double, qui plus est. Dès le début et jusqu'à la toute fin alternent deux narratrices, dont les identités ont tendance à s'entremêler, tant elles sont fusionnelles. Clara, ou Chloé, qui parle? se demande-t-on au passage.

Tout de suite, c'est frappant. À quel point ces deux filles se complètent. À quel point le regard qu'elles portent l'une et l'autre sur le monde extérieur se rejoint. À quel point le regard qu'elles portent l'une sur l'autre est compatissant, sans jugement aucun, chaleureux, bienfaisant.

Elles ont 20 ans et des poussières, sont amies depuis toujours. Elles se sentent étrangères partout, même parmi leurs amis. Elles sont dans la

détresse toutes les deux. Dans l'autodénigrement constant.

Clara est la plus enragée, c'est dans son tempérament. Chloé se laisse davantage submerger par la tristesse. Clara vit une peine de cœur, elle se sent abandonnée, trahie, elle en veut au monde entier. Elle est «épuisée de chagrin» et «lourde de haine». Chloé, de son côté, vient de passer quelques mois dans une clinique «où on enferme celles qui se veulent du mal»: anorexie, automutilation étaient devenues son mode de vie.

## Hors le monde

Nous les rencontrons là. Tandis que Clara va chercher Chloé au sortir de la clinique, et qu'elles filent, en automobile, vers le chalet de leur enfance, au bord d'un lac. Vite quitter la ville, fuir le béton, la pression, le regard des autres.

Elles ont deux mois devant elles, deux mois d'été, hors du monde. Elles vont tenter de se reconstruire, ensemble, de se guérir, de chasser leurs démons, leurs peurs, dans leur ermitage sauvage, à coups de baignades dans le lac, de siestes dans l'herbe, de promenades en forêt, ponctuées de beuveries. Et de souvenirs partagés: «*Les souvenirs ne sont pas les gens: ils ne nous dépassent pas.*»

Deux mois, c'est vite passé. Qu'advient-il ensuite?

osent-elles à peine se demander. Comment faire pour ne pas retomber? Dans les mots de Chloé, ça se traduit comme ceci: «*La force que nous avions puisée ici, il fallait trouver un moyen de la transporter jusqu'à la ville. Mon nouveau corps, plein du repos et du courant du lac, il me fallait le faire fonctionner au milieu des voitures. Dans les immeubles, sur les trottoirs.*»

Fin de la première partie. Après les jours bleus, les jours gris. On s'attend au pire. La dégringolade ne tarde pas. Bientôt la noirceur prend le pas sur tout. Les deux amies ne rêvent que d'une chose: retourner vers l'été. Retourner vers l'été, c'est-à-dire: revenir au chalet, en dehors du monde. En dehors de ce monde où elles se sentent exclues, jugées.

Retourner vers l'été, c'est-à-dire, pour ces deux belles filles de vingt ans et des poussières qui ont déjà l'impression que tout est derrière: retrouver l'innocence de l'enfance, se délester de leur peine, de leur rage, trouver la paix enfin, la paix totale, définitive, absolue. Elles ont pris leur décision. Elle est irrévocable. Ça ressemble à un pacte. Un pacte secret. C'en est un.

**LES FILLES BLEUES DE L'ÉTÉ**  
Mikella Nicol  
*Le Cheval d'août*  
Montréal, 2014, 128 pages

**Sombre**  
Troisième partie du roman. Dans le présent, alors que tout jusqu'ici s'était déroulé au

passé. C'est le moment crucial, celui où tout peut basculer. Celui où une amitié belle, entière, totale, fusionnelle peut se transformer en une relation malsaine à l'extrême.

Nous sommes au bord du précipice, devant l'impensable, l'irréparable. Nous sommes au dernier chapitre d'une tragédie en train de se jouer. Rien de tragique aux yeux de Clara et Chloé cependant. Au contraire: ces deux êtres fragiles, blessés, cherchent plutôt la sérénité, ont soif de lumière, d'absolu. Et c'est ce qu'il y a de plus dramatique, finalement.

*Les filles bleues de l'été* est à inscrire au registre des réussites tant sur le plan formel que pour les émotions contradictoires qu'il suscite. Il y a dans ce livre une force d'évocation exemplaire. Et une violence sourde, au travers des éclats de beauté, qui n'est pas sans rappeler Anne Hébert, à qui l'auteur a emprunté le titre de son livre. Et qui a aussi écrit, dans *Le tombeau des rois*: «*Notre fatigue nous a rongées par le cœur / Nous les filles bleues de l'été / Longues tiges lisses du plus beau champ d'odeur.*»

**LES FILLES BLEUES DE L'ÉTÉ**  
Mikella Nicol  
*Le Cheval d'août*  
Montréal, 2014, 128 pages

## POÉSIE

## Deux premiers recueils convaincants

Des poèmes incisifs et pénétrants de Roxane Desjardins et d'Isabelle Lamarre

HUGUES CORRIVEAU

Quelle force de frappe dans *Ciseaux* de Roxane Desjardins! Premier recueil solo de cette auteure d'un peu plus de 20 ans qui met sa colère à nu, qui attaque de front les rugueuses aspérités de ce qui la contraint. «*Je veux me lancer dans un carnage de sous-sol / sur mes propres genoux sur ma propre peau / m'enfiler le ciseau par la bouche / et décider du sort des vertèbres / et dépecer les muscles attachés.*», crache-t-elle d'entrée de jeu. C'est frontal, c'est radical, et le recours à une écriture de combat avoué tient le coup, parce que le projet est fort de ce cri sous-jacent qui porte sa voix.

Mais c'est aussi fragile quelque part, comme le sont les plus grands aveux, comme le sont les traces du corps témoin: «*je n'ai que / douleur et peine et douleur et joie / et douleur.*», apprend-on, «*je suis / faite / vol avalé fièvre avouée / accepte / la défaite autour du cou.*»

Quelqu'un n'est plus là, n'habite plus le corps, mais consume l'esprit de la poète qui ressent les coups au cœur, des coups de poignard, comptant les coups d'une éperdue fracture. L'écriture-scalpel craque, se morcelle et cherche une voie de rupture pour se refaire une conscience plus claire. S'imposent alors «*des pendus verbaux / des morts entassés dans le goût ferreux / que gardent les volontés rabattues.*»

## Retenir le temps qui fuit

Avec son *Année des trois printemps*, Isabelle Lamarre semble vouloir retenir l'insensé bonheur de fuir. Fausses joies, fausse naïveté que ce recours à une idyllique résurgence des magies enfantines. Mais il ne faut pas s'y tromper... Derrière les apparences se cachent les ogres. Ceux auxquels on érige

des statues. Alors, pour l'occasion, «*on aura teint chiens et chats en vert en fuchsia. Il y aura des canons à confettis. Des bénévoles énergiques distribueront des fanions à ton effigie. Les professeurs auront tressé leur barbe. Les agents de sécurité se tiendront dignement, comme des trophées. Des cercles rouges aux joues, les vierges entonneront "Chemin chéri".*»

Tout ici est en porte-à-faux. L'équilibre précaire entre l'ironie et la cruauté sous-tend ce dérapage faussement rose.

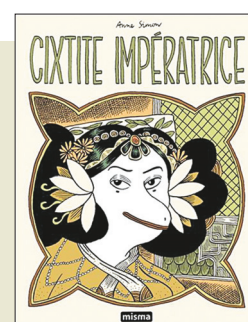
«*Noires, noires, les boues de mars, qui ont tant vu passer mes pas. / Tandis que la peur sue dans ses draps, moi je pousse et je ne cède pas. // Creuse, creuse, ma poitrine hâte, le feu meurt, la terre fend. / Quand le Bon Dieu vend sa pissée et mon sang, moi je feule et*

*il se rend.*» S'imposent un quotidien larvé, des objets simples, des animaux domestiques. Les mots transforment peu à peu l'air du rien, le petit doute qui fait basculer les lieux domestiques du côté de l'insolite où l'âme se transforme. Printemps de débâcles et d'une beauté féline, les trois printemps inaltérables de l'étonnement renouvelé. «*Les sons sont d'infimes textures sur le silence.*» Ces poèmes tiennent le pari de la beauté simple, retracent des fulgurances que seuls certains privilégiés entendent derrière les apparences.

**CISEAUX**  
Roxane Desjardins  
*Les Herbes rouges*  
Montréal, 2014, 84 pages

**L'ANNÉE DES TROIS PRINTEMPS**  
Isabelle Lamarre  
*L'Oie de Cravan*  
Montréal, 2014, 68 pages

## LA VITRINE

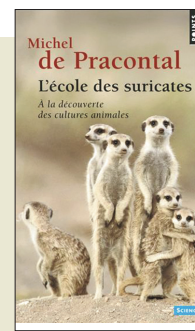


BANDE DESSINÉE

**CIXTITE IMPÉRATRICE**  
Anne Simon  
Misma éditions  
Le Fauga, 2014, 80 pages

Pour le rationnel et le cartésien, c'est forcément ailleurs qu'il faut aller! Essayons d'expliquer: dans *Cixtite impératrice*, Aglaé, reine du Pays de Marylène, doit résoudre un conflit qui pourrit la vie de ses sujets: sa rivale, la grosse Cixtite, impératrice de la Tchitchinie, lui a volé tous les hommes de son royaume pour les castrer. Elle s'ennuyait. Les femmes de son pays en ont marre. Un crocodile-cuisinier va contribuer à la résolution du problème avec de la ratatouille, tout en contrôlant une frite cleptomane qui, elle, s'en prend à la couronne de la reine. En gros. Complètement pété? Oui, mais c'est dans ce cadre qu'Anne Simon, jeune auteure adepte de l'absurde mis en dessin, excelle, avec ici un autre récit aux repères confus qui puise dans les personnages et intrigues de ses bouquins passés. Ça vole un peu haut, surtout au-dessus d'un univers graphique aux relents de Taïga, de Chine de la dynastie Ming et des publicités françaises rétro pour la Végétaline (de l'huile pour les frites), en donnant même un peu de cohérence à toutes ces choses qui n'en ont forcément pas.

Fabien Deglise



SCIENCE

**L'ÉCOLE DES SURICATES**  
À LA DÉCOUVERTE DES CULTURES ANIMALES  
Michel de Pracontal  
Points  
Paris, 2014, 224 pages

Dans son célèbre essai *Le singe nu* (Grasset, 1968), le zoologiste britannique Desmond Morris proposait de considérer l'homme comme un singe et d'expliquer tout son comportement par la biologie. Or, au même moment, la primatologue Jane Goodall découvrait que les chimpanzés avaient une culture! Journaliste scientifique, notamment à Mediapart, Michel de Pracontal, dans *L'école des suricates*, donne raison à Goodall et à d'autres éthologues de terrain (et non de laboratoire) en démontrant que toutes les espèces sociales (l'humain, évidemment, mais aussi les singes, les baleines, les oiseaux et plusieurs autres) transcendent leurs déterminismes biologiques et pratiquent l'enseignement et l'apprentissage par imitation. L'animal n'est pas un «robot biologique»; il existe, écrit le journaliste, «un autre type de sujet que le sujet humain». Recueil d'histoires vraies de macaques qui lavent des patates, de mésanges qui apprennent à voler du lait en bouteille et de baleines qui modifient leur chant au gré des «modes», cet essai, Charles Tisseyre aurait raison de le dire, est fascinant.

Louis Cornellier

## Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 29 décembre 2014 au 4 janvier 2015

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTIEL (NB DE SEMAINES)

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTIEL (NB DE SEMAINES)
1	Romans québécois	
1	Les héritiers du fleuve • Tome 4 1931-1941	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean 1/5
2	Le gazon... toujours plus vert chez le voisin?	Amélie Dubois/Les Éditions réunies 3/7
3	Violence à l'origine	Martin Michaud/Goélette 2/7
4	La veuve du boulanger	Denis Monette/Logiques 4/14
5	Lit double • Tome 3	Janette Bertrand/Libre Expression 6/10
6	Les années de plomb • Tome 4 Amours de guerre	Jean-Pierre Charland/Hurtubise 5/5
7	Malphas • Tome 4 Grande Liquidation	Patrick Senécal/Alire 7/14
8	La vie sucrée de Juliette Gagnon • Tome 2 Camisole en ...	Nathalie Roy/Libre Expression 8/7
9	La faille en toute chose	Louise Penny/Flammarion Québec 9/2
10	Dix petits hommes blancs	Jean-Jacques Pelletier/Hurtubise -/1

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTIEL (NB DE SEMAINES)
1	Romans étrangers	
1	L'affaire Cendrillon	Mary Higgins Clark   Alefair Burke/Albin Michel 1/3
2	Le siècle • Tome 3 Aux portes de l'éternité	Ken Follett/Robert Laffont 2/12
3	Terrible trafic	Kathy Reichs/Robert Laffont 3/9
4	Les neuf cercles	Roger Jon Elroy/Sonatone 4/9
5	Cher John	Nicholas Sparks/Michel Lafon 6/6
6	Arrêtez-moi	Lisa Gardner/Albin Michel 9/9
7	Central Park	Guillaume Musso/XO 5/4
8	Une main encombrante	Henning Mankell/Seuil 7/8
9	Les brumes du Caire	Rosie Thomas/Guy Saint-Jean -/1
10	Georgian • Tome 3 Si vous m'embrassez	Sylvia Day/Flammarion Québec -/1

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTIEL (NB DE SEMAINES)
1	Essais québécois	
1	Jean-François Lépine, sur la ligne de feu	Jean-François Lépine/Libre Expression 1/9
2	Les acteurs ne savent pas mourir	Alain Vadeboncoeur/Lux 3/11
3	Confessions post-référendaires. Les acteurs politiques de 1995...	Chantal Hébert   Jean Lapierre/Homme 4/16
4	Chroniques des années molles	Normand Baillargeon/Leméac 2/5
5	De remarquables oubliés • Tome 2 Ils ont couru l'Amérique	Serge Bouchard   Marie-Christine Lévesque/Lux 9/4
6	Tenir tête	Gabriel Nadeau-Dubois/Lux 5/4
7	Nos amis, les politiciens	Boris Cyrulnik/La Presse 6/7
8	Une histoire philosophique de la pédagogie • Tome 1 De Platon...	Normand Baillargeon/Poète de brousse 8/5
9	Ici était Radio-Canada	Alain Sautier/Boréal 7/7
10	Libres d'apprendre. Plaidoyers pour la gratuité scolaire	Collectif/Ecosociété -/1

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTIEL (NB DE SEMAINES)
1	Essais étrangers	
1	Lle capital au XXe siècle	Thomas Piketty/Seuil 1/32
2	Y a-t-il un grand architecte dans l'univers?	Stephen Hawking/Odile Jacob 2/6
3	Marie de Magdala	Patrick Baroni/Michel Lafon 10/3
4	L'État islamique	Samuel Laurent/Seuil 5/4
5	Les âmes blessées	Boris Cyrulnik/Odile Jacob 4/8
6	Plaidoyer pour les animaux	Matthieu Ricard/Allary éditions 6/2
7	Nouvelles guerres. L'état du monde 2015	Collectif/La Découverte 7/11
8	Le grand mythe du cholestérol	Stephen T. Sinatra/Édito -/1
9	Et dans l'éternité, je ne m'ennuierai pas	Paul Veyne/Albin Michel -/1
10	Soeurs volées	Emmanuelle Walter/Lux 9/5

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

## LITTÉRATURE

## S'en laisser conter

GUYLAINE MASSOUTRE

La petite à la burqa rouge, Hakim à la houppie, Jawhara endormie sur un métier à tisser, Sakina se rendant au bal... les avez-vous reconnus, affublés sous leurs oripeaux?

Ce sont la belle au bois dormant, le Chaperon rouge, Barbe-Bleue, le Chat botté, Cendrillon, Petit Poucet, Peau d'âne et compagnie. Qui ne connaît pas ces trésors du XVII<sup>e</sup> siècle, apprêtés en sauce? La dernière version, et non la moindre, signée Ben Jelloun, s'autorise d'une vieille tante à la verve fabulatrice exceptionnelle. A sa manière, l'écrivain transpose ces contes dans un Maghreb où les monstres mettent à mal des innocents, affrontant la pire adversité.

Résultat: elle est formidable, cette réécriture! Laïque et violente, détaillée et fantaisiste, elle puise prédatons, viols et assassinats dans l'actualité comme dans l'imaginaire. La palette des égoïsmes et des cupidités, pour peindre l'insatiable folie humaine, se colore au gré des imams. Barbe-Bleue, terrifiant de perversion et de mensonge, épouses crédules et sorcières d'épouvante, princesses et pauvresses? Victimes ou vengeresses, on les reconnaît, campées dans le réel.

Amélie Nothomb a rencontré *Barbe-Bleue* (Albin Michel) à Paris. Ben Jelloun sait faire rire de la puissance et de la ruse, de la cruauté masculine envers les femmes et de leurs manières de se venger, toucher la sottise et la résilience, les injustices et abus des régressions musulmanes. Fascinant Chaperon voilé, cobra qui parle, château ficelé pour cent ans ou Belle noire et stupide, le merveilleux se mélange à la barbarie. Et si le médiéval rejoint l'actuel, c'est pour s'en moquer et s'en défendre.

Collaboratrice  
Le Devoir

## MES CONTES DE PERRAULT

Tahar Ben Jelloun  
Seuil  
Paris, 2014, 293 pages

## L'hémorragie moldave

CHRISTIAN DESMEULES

Il y a quelques années, dans un train qui reliait Chisinau à Bucarest, tous les deux coincés dans un compartiment transformé en sauna sous la chaleur du mois de juillet, j'avais fait la connaissance de Nicolae, un Moldave qui retournait en Italie où il travaillait comme jardinier depuis une dizaine d'années. Pendant quelques heures, en passant du russe à l'italien, cet homme d'une cinquantaine d'années m'avait raconté comment il avait appris le russe au cours de son service militaire en Ukraine, à l'époque où la Moldavie faisait encore partie de l'Empire soviétique: à coups de poing sur la gueule.

Pays le plus pauvre d'Europe, dont le quart de la population active vit à l'étranger — les transferts d'argent en provenance des travailleurs à l'étranger représentent jusqu'à 25% de son PIB —, coincé entre la Roumanie et l'Ukraine, la Moldavie connaît depuis la fin des années 1990 une véritable saignée.

Cette réalité brutale et plutôt triste, Vladimir Lortchenkov l'aborde de front dans *Des mille et une façons de quitter la Moldavie*. Exilé depuis peu à Montréal, cet écrivain russe et

francophile de 35 ans, ancien journaliste d'enquête, a récemment choisi de mettre lui aussi les voiles avec sa famille, ne se sentant plus vraiment en sécurité en Moldavie.

## Voyage en tracteur

A Larga, un petit village moldave, chacun rêve de fuir ce pays ensorcelé et maudit, ce morceau de terre enclavé situé si loin de l'Europe, de l'euro, du rêve — même si les statistiques nous disent en réalité que l'argent envoyé par des Moldaves depuis l'étranger provient plutôt largement de la Russie. Certes, nous sommes ici dans la caricature. Mais pour les protagonistes du roman, désespérés, une seule solution, un seul horizon: l'Italie. Un pays «normal» (tout dépend du point de vue) «où les rues sont propres et les gens polis». Un pays magnifique, certes, mais surtout «la promesse d'un travail sans effort».

Et pour rejoindre ce pays de Cocagne — que même le président moldave, dans le roman, cherche à atteindre en sautant d'un avion en parachute pour se fondre dans la nature —, tous les moyens sont bons. Former une fausse délégation

de joueurs de curling, par exemple. Soudoyer à coups d'euros les fonctionnaires. Quelques comparses débrouillards et rêveurs n'hésiteront pas, quant à eux, à transformer un tracteur en sous-marin, puis en avion.

*Des mille et une façons de quitter la Moldavie* part en lion, mais s'effrite et part en vrille dans la seconde moitié, peut-être étouffé par les facilités du grotesque et les répétitions, comme si l'auteur avait manqué de souffle pour aller au bout de sa satire sociale et politique. Un roman agile et amusant aux nombreuses péripéties, malgré tout, servi par un humour grinçant. L'humour qui, dit-on, est parfois la politesse du désespoir.

Collaborateur  
Le Devoir

## DES MILLE ET UNE FAÇONS DE QUITTER LA MOLDAVIE

Vladimir Lortchenkov  
Traduit du russe par Raphaëlle Pache  
Mirobole éditions  
Bordeaux, 2014, 250 pages

## POLAR

## Cupidité 101, selon Donna Leon

MICHEL BÉLAIR

Depuis le temps que le commissaire Guido Brunetti réfléchit sur les travers des hommes en parcourant les ruelles sinueuses de la Sérénissime, on a l'impression de le connaître comme on connaît un vieil ami. Brunetti est un honnête homme comme il ne s'en fait plus, et cette 21<sup>e</sup> enquête traduite en français permettra au lecteur de découvrir un volet plutôt inattendu de sa conscience sociale.

Tout s'amorce avec la découverte du cadavre d'un homme dans le Grand Canal. Malgré son aspect qui le différencie singulièrement — l'homme était affligé de la maladie de Madelung qui entraîne des accumulations de gras un peu partout sur le corps —, le commissaire mettra quelques jours à l'identifier. En élargissant patiemment les paramètres de son enquête, Brunetti apprendra qu'il s'agit d'un vétérinaire du continent qui

travaillait aussi dans un abattoir près de Mestre pour arrondir ses fins de mois. Et l'établissement est, comme par hasard, dirigé par le gendre d'un personnage influent du «milieu»...

Pour en avoir le cœur net, Brunetti visite l'abattoir... ce qui donne à Donna Leon l'occasion d'une envolée littéraire tout en odeurs, en couleurs et en cris de toutes sortes! Brunetti et son ami inspecteur Vianello digéreront difficilement ce passage sur la terre ferme. De retour à Venise, ruminant encore la scène d'horreur à laquelle il vient d'assister, le commissaire se réfugie chez lui, où Paola, son universitaire de femme, l'attend avec une question assassine sur la responsabilité morale et la corruption. Il y a de ces journées...

Tout cela permettra au commissaire d'y voir un peu plus clair dans cette affaire et de tisser des liens entre l'assassinat, ce qu'il suspecte de se passer à l'abattoir et la santé publique de la Vénétie tout entière. Grâce à l'aide de ses complices

bien connus, la signorina Elettra (au clavier), l'inspecteur Vianello (à l'intuition) et le vice-questeur Patta dans son rôle habituel du repousseur, Brunetti parviendra à tirer au clair cette affaire sordide où la cupidité joue un rôle clé.

Un peu grâce à sa façon de transcrire son amour profond de Venise et aussi, bien sûr, grâce au charme de Brunetti, Donna Leon fait encore une fois la preuve dans son style inimitable qu'il n'y aura probablement jamais de limites à la rapacité des hommes.

Collaborateur  
Le Devoir

## L'INCONNU DU GRAND CANAL

Donna Leon  
Traduit de l'anglais par Gabriella Zimmerman  
Calmann-Lévy  
Paris 2014, 308 pages

## FATWA

SUIITE DE LA PAGE F 1

cette misère du ressentiment qui menace l'islam tout entier. Source de toute violence, blessure effroyable du cœur humain, maladie de l'âme comme l'écrivait si justement Abdelwahab Meddeb. Politique de part en part, mais surtout social et misérable, ce ressentiment devient aveugle sur ses propres finalités, il s'auto-détruit en détruisant sa propre humanité. L'islam est malade de ce cancer du nihilisme qui l'envahit de métastases mortelles et que ses voix les plus pures ne semblent plus pouvoir contenir. Voilà ce qu'il faut arriver à penser devant la terreur de fous qui se réclament de Dieu pour attaquer l'écriture. Cette maladie atteint désormais non seulement ces jeunes européens rêvant de Syrie, qu'elle mobilise dans leur illusion de réparation, mais aussi les nôtres qui se reconnaissent comme leurs frères et rêvent à leur tour de djihad dans un monde qui les exclut.

## Affronter

Comment, faut-il enfin demander, ne voyons-nous pas que ce nihilisme, cette indifférence au mal au nom d'un bien qui ne semble pouvoir trouver sa définition que dans une logique de compensation, est autant notre créature que la leur? Afghanistan, Palestine, Irak, nous avons enfanté ce monstre, nous ne cessons de le nourrir et nous nous étonnons qu'il se retourne contre nous. Quand la déraison se dresse contre l'esprit, quand la violence la plus brute attaque l'écriture et la presse, expressions sublimes de la raison et de la culture, ne voyons-nous pas que c'est l'universel de la liberté dont nous nous réclamons qui est attaqué? Pourquoi l'est-il? Parce qu'il ne tient pas ses promesses, parce que son programme émancipateur a conduit à un monde clivé dont les musulmans se sentent expulsés. L'universel de la liberté n'a de sens que si cette liberté peut être partagée. Elle ne l'est pas. A la place, nous avons les drones ciblés, et cela, hélas, *Charlie Hebdo* ne l'a pas souvent dessiné.

L'écrivain doit affronter la logique qui transforme ce ressentiment en violence, il doit montrer que l'écriture et la recherche de l'universel demeurent les seuls chemins pour guérir la violence, il doit interpeller les politiques sur l'inutilité de la répression et la nécessité de la solidarité. S'il ne le fait pas, il reproduit le fanatisme en l'inversant, il approfondit la fracture que lui impose une histoire meurtrière où Cain ne cesse d'assassiner Abel et où Ismaël crie seul dans le désert, il se condamne à l'impuissance devant son propre destin d'ouverture et d'accueil, de fraternité et de paix.

Qui peut entendre cela dans les ruelles d'Alep, où les frères s'entre-tuent, où l'universel offre à chacun le visage de l'échec? Qui peut l'entendre dans les HLM de banlieue où les jeunes en quête de leur destin ne trouvent que le visage du refus? Qui peut l'entendre dans les camps où les réfugiés syriens viennent retrouver leurs frères palestiniens? L'écrivain peut le dire, il peut affronter la terreur et son courage est toujours le même: face aux violences de toute nature, promouvoir encore son idéal universel de liberté et de paix.

Collaborateur  
Le Devoir



Charb dans les bureaux du *Charlie Hebdo* en 2012

## Mort aux cons!

FABIEN DEGLISE

Saloperie! Le fanatisme religieux et l'obscurantisme délétère n'ont pas seulement emporté dans la mort, avant l'heure, le directeur de la publication de *Charlie Hebdo*. Ils ont aussi fait taire à jamais un esprit critique redoutable couplé à une plume fine et corrosive à la fois. Une plume trempée dans l'indignation et la dérision qui condamnait la bêtise humaine sous toutes ses formes, les conformismes malsains, les discours creux érigés en remèdes trop faciles, l'intolérance nourrie aux dogmes, et dont témoignent quelques fragments habilement critiques qui vont survivre à leur auteur dans *Les fatwas de Charb*.

Cet esprit malicieux et corrosif, celui du caricaturiste et pamphlétaire Stéphane Charbonnier, est tombé dans l'exercice de ses fonctions sous les balles de fous de Dieu. Le drame s'est joué mercredi matin dans l'attentat 12 fois mortel commis contre la rédaction de l'*hebdo*. Hommage et testament, malgré lui, le bouquin concentre en 50 coups de gueule bien sentis le sens critique de l'homme et l'efficacité narrative avec laquelle il était capable de le partager chaque semaine dans les pages du journal satirique qu'il a dirigé à la vie, à la mort.

Ses fatwas, référence narquoise bien sûr aux condamnations religieuses de l'islam, ratissent large, exposant au final une lucidité qui ne frappait que très rarement sur le barbu aux dépens, bien sûr, de tous les autres: la vacuité des slogans des mouvements sociaux de la gauche française, l'amour inconditionnel des Français pour Georges Brassens — un «puissant laxatif», écrit-il —, les moralistes de tout acabit, la dictature du champagne — ce «pisse-aigre et gazeux qui ramone l'œsophage» — comme accessoire indispensable de la fête ont également goûté à sa plume dans ses exercices de style appelant tous, dans leur titre, à la mort des nombreux irritants sociaux. Ses charges satiriques et exagérément enragées se terminaient chaque fois par un verdict caustique et un «Amen!» toujours de circonstance.

Avant d'être confronté à la sienne, il en a souffert, des morts, le bonhomme, celle des cons dans leur ensemble, mais également celle des parents d'élèves qui ouvrent «leur gueule pour postillonner des lieux communs nauséabonds sur l'éducation», ou celle encore du cinéma 3D, inventé uniquement pour justifier l'augmentation des places de cinéma. Il a conspué la mode des plats servis en verrine dans les restaurants, le remplacement du balai par les souffleuses à

feuilles bruyantes et polluantes, l'insipidité de la mozzarella, l'obsession de certains voyageurs pour leurs bagages ou encore la truffe, «cet épate-couillon», ce «signe ostentatoire du parvenu sans talent», dans ses colonnes qui se lisent d'un trait en convoquant souvent le sourire.

Sur les fondamentalistes religieux, il aura écrit: «Notre peur est leur raison de vivre. Notre peur est leur véritable religion. Notre peur les nourrit. Ils boivent notre sueur froide comme les vampires boivent le sang de leurs victimes. Notre peur est la complice de ces connards», avant d'appeler la laïcité et son «large fessier» à «s'asseoir sur cette vermine et [à] l'écrabouiller».

En 120 pages d'humour à forte valeur réflexive, Charb démontre facilement qu'il n'a jamais vraiment eu peur de rien. Surtout pas des menaces et de l'intimidation. Et bien sûr, il est désormais agréable de croire que cette posture intellectuelle, exposée dans cet ultime recueil, peut devenir finalement contagieuse.

Le Devoir

## LES FATWAS DE CHARB

Charb  
Les échappés/Charlie Hebdo  
Paris, 2014, 120 pages

## LIVRES

## Djian : le déjanté désenchanté

L'auteur de *37°2 le matin* se glisse dans la peau d'un danseur travesti

DANIELLE LAURIN

Histoires tordues, humour décalé, dialogues pétillants : Philippe Djian n'en finit plus depuis quelques années de nous régaler. Après *Impardonnables*, *Incidences*, *Vengeances* et, plus récemment, *Oh...* (tous les quatre chez Gallimard), le romancier français de 65 ans, loin de s'essouffler, en remet avec *Chéri-Chéri*.

On s'éclate dans ce livre froufrou qui flirte avec le roman noir. C'est burlesque, vaudevillesque, rocambolesque, à la limite du vraisemblable. Ça coule, pourtant. Ça déboule, ça virevolte, pas le temps de souffler. Tout s'enchaîne à un rythme d'enfer, dans une langue colorée farcie d'expressions populaires, parsemée d'images et de métaphores inattendues, surprenantes.

Dès le tout début, le ton est donné : « *Le jour, on m'appelait Denis. J'étais un écrivain qui connaissait un certain succès et qui avait la dent dure, comme critique. Certains soirs, on m'appelait Denise. Bon, je dansais dans un cabaret.* »

Denis gagne mal sa vie comme écrivain. Denise parvient à peine à combler ce qui manque pour boucler les fins de mois. Si Denise prend plaisir à émoustiller la gent masculine dans une boîte de nuit par ses déhanchements en petite tenue, elle prend soin de préciser que « *l'on peut faire ce que je fais sans être homo* ».

Denis est marié, et bien marié, à une femme qui l'adule. « *S'il y avait bien quelqu'un à qui je n'avais rien à reprocher, c'était elle, c'était Hannah, cette femme un peu fêlée, au sourire un peu naïf, cette poupée Barbie grandeur nature, aux longs cils, à l'âme innocente.* »

Le hic : les beaux-parents. Ils vivent dans l'appartement au-dessous. L'immeuble appartient en fait à beau-papa, un richard très racaille, pour ne pas dire mafieux, qui a fait fortune « *en plumant des poulets par wagons entiers* » et qui n'hésite pas à envoyer son homme de main tabasser les mauvais payeurs pris dans les filets de ses magouilles.

Le moins que l'on puisse dire c'est que le courant ne passe pas entre Denis et cet homme violent, sans scrupule, égocentrique et radin, qui n'hésite pas à réclamer à son beau-fils le loyer qu'il n'arrive pas à payer. Le chantage



Philippe Djian en 2009

C. HÉLIE GALLIMARD

n'est pas exclu, au contraire, il fait partie du quotidien de beau-papa, qui en use à outrance avec Denis. Pour ce dernier, c'est simple : le père de sa femme « *crystallise aujourd'hui la somme de tous les connards qui ont un jour croisé ma route* ».

Voilà pour le contexte. Au passage, des réflexions senties sur le métier d'écrivain. « *J'aimerais sincèrement apparaître dans les listes des meilleures ventes, mais je ne suis pas prêt à tout, je suis tenu par la poigne d'une entité supérieure qui me détruirait si je cédaï à de méprisables renoncements.* »

Aussi : des coups de griffes dans ce qu'il est convenu d'appeler la pipolisation de la littérature. Et des clins d'œil aux sulfureux écrivains Maurice Dantec et Michel Houellebecq : que diriez-vous si on vous invitait à passer une

semaine dans une chambre d'hôtel avec eux ? Parlant de l'auteur de *La carte et le territoire* (Flammarion), une parenthèse plutôt comique : le héros et narrateur de *Chéri-Chéri* porte un anorak « *modèle Houellebecq 2010 vert olive* »...

Pour le reste : les développements et les retournements de situation seront constants. Il y aura de multiples cassages de gueule, des poursuites automobiles, des cadavres. Il y aura aussi toutes sortes de chassés-croisés amoureux. Et, comme toujours chez Djian, beaucoup de sexe. On franchit allègrement la barrière des interdits, même en famille.

Car comment résister à son instinct animal, à ses pulsions sexuelles, comment ne pas franchir le Rubicon, malgré toute la bonne volonté du monde ? « *Mais c'est dresser un rempart de*

## Djian en quelques dates

1949 Naissance à Paris.

1981 Parution de son premier livre, un recueil de nouvelles intitulé *50 contre un* (J'ai lu).1985 Sortie en librairie du roman qui le rendra célèbre, *37°2 le matin* (J'ai lu), adapté au cinéma l'année suivante par Jean-Jacques Beineix.2012 Prix Interallié pour *Oh...* (Gallimard), où le romancier se met dans la peau d'une femme violée.

*crystal contre un béliet de bronze brut et se croire à l'abri que de donner foi à cette foutaise, notre soi-disant force intérieure, nos résolutions soi-disant intangibles, notre maîtrise, notre raison de fer, notre volonté d'acier trempé.* » Pshitt, sous le tapis, la culpabilité.

Comme toujours chez Djian, on ment allègrement, on trahit à tour de bras. Sous des dehors de ne pas y toucher, malgré ses constantes badineries, l'auteur démonte encore et toujours la mécanique des rapports humains.

Aucun personnage ne s'en sort indemne, surtout pas Denis-Denise, qui s'enlise, se trouve pris dans un engrenage qui le dépasse, jusqu'à devenir prisonnier d'une toile d'araignée qu'il a aidé à tisser. Regard déjanté, mais surtout désenchanté, pour ne pas dire implacable, de Djian sur le genre humain.

Puis, question de désamorcer le tout, de terminer sur une entourloupette tout à fait djianesque, cette dernière phrase qui tombe : « *Et tout ça est vrai, tout ça n'est qu'in vraisemblable et pure vérité.* »

Collaboratrice  
Le DevoirCHÉRI-CHÉRI  
Philippe Djian  
Gallimard  
Paris, 2014 ; 197 pages

## Essai : rallumer le feu des usines

LOUIS CORNELLIER

Dans le monde de l'industrie québécoise, le bilan des trois dernières décennies prend des allures de cimetière. En 1992, à Montréal, l'usine Angus met un terme à ses activités. Suivront, notamment, les fermetures de General Motors (2002) à Boisbriand, de la raffinerie Shell à Montréal (2010), d'Electrolux (2010) à L'Assomption, de MABE (2012) à Montréal, de RioTintoAlcan (2013) à Shawinigan, et de plusieurs autres.

Les chiffres, ici, ne mentent pas. En 2000, la part du PIB réel du secteur manufacturier dans l'économie québécoise est de 22,9%. En 2013, elle n'est plus que de 13%. En 1980, la part du manufacturier dans l'emploi est de 23%. En 2011, elle a chuté à 12%. On assiste donc bel et bien à une désindustrialisation de l'économie québécoise.

Ce constat est celui de Jacques Houle, qui a été conseiller et cadre à Emploi Canada pendant plus de vingt ans. Dans *Il était une fois des usines. Essor, déclin et relance de l'industrie québécoise*, un essai dont la perspective est à la fois historique, économique et sociale, Houle raconte, de manière synthétique et efficace, les beaux jours de l'industrie québécoise, du XIX<sup>e</sup> siècle à 1982, analyse les causes de son déclin et propose des pistes de solution pour la relancer. Le style est plutôt terne, mais le parcours, éclairant.

Devenu, par un revers de fortune, une colonie britannique en 1760, le Québec connaît une industrialisation précoce. Dès 1850, ses usines de produits alimentaires (farine, sucre, produits laitiers), de cuir (chaussures), de bois, de textile, de vêtements et de matériel roulant (train) tournent rondement. Le développement de l'hydroélectricité (1896-1929) consolide sa structure manufacturière. Les années de crise (1929-1939) sont difficiles, mais le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale entraîne une relance de la production industrielle. Houle qualifie d'« *âge d'or de la croissance industrielle* » les décennies qui suivent (1946-1982). Le déclin, toutefois, s'annonce. Ses conséquences, on l'a vu en début de texte, seront lourdes.

## Une fatalité ?

Certains, explique Houle, considèrent « *la désindustrialisation comme un phénomène irréversible qui s'apparente à un coup du destin, lequel échappe à toute volonté humaine* ». Nous serions, disent-ils, entrés dans l'ère de la société postindustrielle, dans laquelle nous assisterions « *au passage d'un modèle économique à dominante industrielle à*

*un nouveau modèle à dominante de service* ». Houle conteste cette opinion, « *qui masque les responsabilités des décideurs et de certains experts à l'origine de ce fiasco économique* ».

Pour lui, la désindustrialisation n'est pas une fatalité, « *mais le résultat de choix regrettables en matière de stratégie économique* ». Il accuse principalement les « *politiques de libre-échange extrêmes* » d'être responsables de ce déclin. En ouvrant nos frontières à la concurrence de pays à bas salaires, « *ce grand dérangement industriel a aussi fragilisé l'économie des pays développés en les privant de leur socle industriel essentiel*

*à la croissance* ». Le conflit commercial canado-américain sur le bois d'œuvre, au début des années 2000, et la forte hausse du dollar canadien, à partir de 2003, conséquence du boom des ressources naturelles dans certaines provinces (Alberta, Saskatchewan, Terre-Neuve), ont accéléré le travail de déconstruction de l'industrie québécoise.

Houle croit néanmoins possible une relance de cette dernière, pour une foule de raisons. D'abord, note-t-il, « *l'ère du cheap labor asiatique semble tirer à sa fin* ». Le Québec, de plus, dispose de nombreux atouts pour mener à bien cette mission : une

structure industrielle diversifiée, une économie mixte (secteurs privé, public et coopératif), une importante richesse hydroélectrique, forestière et minière, de même que « *sa tradition industrielle ancienne, d'un capital de compétence remarquable* ».

## Des conditions

Afin de déclencher cette « *Révolution industrielle dont le rayonnement sera comparable à celui de la Révolution tranquille* » et qu'il appelle de ses vœux, Houle énumère quelques conditions à respecter. Il faut d'abord, explique-t-il, « *mettre toute la population dans le coup* », la convaincre de

la nécessité de cette relance, qui passera, notamment, par la vente à prix réduit de l'électricité aux entreprises créatrices d'emploi et respectant l'environnement.

Il faut, ensuite, procéder à une « *montée en gamme de la valeur ajoutée* » dans tous les secteurs manufacturiers : bois, textile, aéronautique, aluminerie, industries chimiques, pâtes et papiers et matériel de transport terrestre. Les parcours scolaires, de plus, doivent être « *mieux arrimés à l'industrie* ». Il importe, enfin, de « *mieux baliser nos pratiques en matière de libre-échange* » et de mitiger les impacts de la hausse du dollar sur le secteur manufacturier.

Il est difficile, dans une perspective économique, de s'opposer à un tel programme, si bien présenté. Il est nécessaire, toutefois, de lui adjoindre des mises en garde. L'idée de mieux arrimer les parcours scolaires à l'industrie, c'est-à-dire de revaloriser le savoir-faire technique et scientifique, est bienvenue, dans la mesure où elle ne s'accompagne pas d'une mise à l'écart de la formation générale pour tous et d'une soumission des établissements d'enseignement à certaines entreprises.

Houle a certes raison de dire que le monde industriel contribue au sain dynamisme d'une société et que les usines québécoises d'aujourd'hui ne sont plus les lieux infernaux d'hier, mais il n'insiste pas assez sur le rôle de l'action syndicale dans cette évolution et sur la nécessité d'assurer cette action dans un univers toujours tenté par la réduction des coûts de production sur le dos des travailleurs. Une relance industrielle sans une présence syndicale forte ne serait pas acceptable.

Il convient de mentionner, enfin, que la thèse de Jacques Houle s'inscrit pleinement dans le paradigme de la croissance, qui ne va pas sans susciter de profondes remises en question dans la famille de la gauche écologiste.

Houle mentionne que la politique industrielle du gouvernement Marois, dévoilée en octobre 2013, sans être parfaite, allait dans le sens d'une reconquête industrielle souhaitable. Le gouvernement Couillard s'inspirera-t-il d'elle et des idées de Houle ? Si c'est le cas, les mises en garde formulées plus haut, rarement entendues dans la bouche des libéraux, seront plus que jamais nécessaires.

Collaborateur  
Le DevoirIL ÉTAIT UNE FOIS DES USINES  
ESSOR, DÉCLIN ET RELANCE  
DE L'INDUSTRIE QUÉBÉCOISE  
Jacques Houle  
Hurtubise  
Montréal, 2014, 144 pages

TIFFET

# ESSAIS

## Contre la capitulation linguistique

LOUIS CORNELLIER



**E**n tout temps, en tout lieu, je défends le français, sa qualité et son statut. C'est une obsession. Et si je dois défendre ma langue maternelle, la seule langue officielle du Québec, c'est qu'elle est attaquée, de l'extérieur et de l'intérieur. De l'extérieur, par la tendance mondiale et canadienne au tout-à-l'anglais. De l'intérieur, par un relâchement linguistique décomplexé. Ces deux menaces forment un cercle vicieux : si le français perd sa nécessité sociale, sa qualité régresse (pourquoi maîtriser une langue non nécessaire ?) et, si sa qualité régresse, on ne voit plus ce qu'on perd en l'abandonnant. Nous devrions savoir, pourtant, que, comme le notait l'écrivain français Sénac de Meilhan en 1795, «une nation qui parle une autre langue que la sienne perd insensiblement son caractère».

Or, dans cette mission que constitue la défense de la qualité et du statut du français, ici comme ailleurs, le Québec a besoin de l'appui de la France. Cette dernière, malheureusement, semble avoir envie de capituler devant ce que le poète et essayiste Alain Borer appelle l'«anglobal», c'est-à-dire «l'anglo-américain qui se mondialise, en néolatin, selon sa propension hégémonique, dans tous les domaines de responsabilité, s'impose à l'intérieur des autres langues en substituant aux différentes cultures ses représentations et ses modèles culturels, donc, à terme, juridiques et politiques».

### Colonisation déchainée

Dans *De quel amour blessée. Réflexions sur la langue française*, un essai magistral et érudit, à la fois fiévreux et rigoureux, Borer, un spécialiste de Rimbaud, constate avec effroi l'insouciance française devant cet envahissement de son pays par l'anglobal et les effets délétères qu'il entraîne sur sa langue. «En France colonisée, écrit-il, c'est Halloween tous les jours!» La publicité, la finance, la médecine, la recherche scientifique, la littérature, le journalisme, la cui-

sine, la mode, la musique, les prénoms, «tous les domaines capitulent les uns après les autres et se soumettent à cette colonisation naguère encore douce et maintenant déchainée», pendant que «personne n'y trouve à redire». Borer n'hésite pas à parler d'aliénation, «cette inhibition par laquelle le sujet ne se voit plus qu'à travers les yeux d'un autre, s'assujettit», et de «collaboration».

Quand Giscard d'Estaing, en 1974, le soir de son élection à la présidence, s'adresse d'abord au monde en anglais, son message, déplore Borer, est clair : «la langue française n'est plus une langue internationale». L'actuel premier ministre du Québec, Philippe Couillard, a retenu la leçon. Il a justifié son discours en anglais, en Islande, l'an dernier, en disant que cette langue s'imposait pour convaincre les partenaires économiques du Québec d'investir chez nous.

En 2013, dans la même logique, la loi Fioraso, du gouvernement Hollande, proposait de permettre l'enseignement en anglais à l'université. Au Québec, nos capitulards provinciaux, notamment actifs à HEC Montréal (une appellation à l'anglaise, soit dit en passant), avaient déjà eu cette idée «de livrer l'université à l'anglobal». Toute cette abdication a été justifiée au nom du «réel», qui «fut toujours l'argument collabo», écrit Borer avant d'ajouter que «le réel ne s'oppose pas à l'irréel ni au rêve, il s'oppose au courage».

Ce «choix de la défaite» quant au statut du français, en France comme ici, en nourrissant une dévalorisation du français, s'accompagne inévitablement d'atteintes à la qualité de la langue. Borer, qui fait souvent référence au Québec, parle d'un «devenir shiak de la langue française», accéléré par la mutation numérique. Pour illustrer le phénomène, il évoque les anglicismes et les calques qui remplacent des mots et expressions français, mais surtout ce qu'il appelle des «métaplasmes», c'est-à-dire des atteintes à la précision de la langue (non-respect de l'accord du participe passé) et à sa logique (la faute, par exemple, qui consiste à utiliser le subjonctif au lieu de l'indicatif après «après que»).

La liste est longue : utilisation d'adjectifs comme adverbes («je roule prudent»), abandon de la double négation («c'est pas grave»), suppression des pronoms, articles et prépositions («faut pas rêver»), non-respect de l'accord des pronoms relatifs (lequel, laquelle, lesquels,



C. HÉLIE GALLIMARD

La France semble avoir envie de capituler devant ce que le poète et essayiste Alain Borer appelle l'«anglobal», c'est-à-dire «l'anglo-américain qui se mondialise».

duquel, etc.), anacoluthes («Placé en détention, son dossier sera examiné»), confusion du futur et du conditionnel, prononciation à l'anglaise, etc.

### Une langue écrite

La démonstration est éblouissante. Borer, en effet, ne se contente pas de relever des fautes et de nous inciter à les corriger ; il explique, avec brio et dans une prose dense, poétique et emportée, que le génie de la langue française se perd dans cette débâcle. La particularité du français, précise-t-il, est d'être une langue écrite, une langue qui ne prononce pas tout ce qu'elle écrit, mais «dont la vérification a lieu par écrit» (le vers de Racine, éponyme du livre, en est la preuve), ce qui explique sa précision et sa rigueur.

Borer démontre que la double négation (je NE marche PAS), tout comme son «je» fragile, est une manifestation de la préoccupation qu'a

le français pour l'interlocuteur et que la distinction propre au français entre le sexe et le genre (le féminin est signalé par le «e» muet) témoigne d'un parti pris en faveur d'une «commune ontologie» entre l'homme et la femme.

Savant, raffiné et profond, cet essai porte un pressant message : la langue française, «somet de la création humaine», architectonique d'une civilisation et d'une culture, est menacée par notre indolence. «Courage» est-il encore un mot français ?

Sur Twitter : louisisco@sympatico.ca

### DE QUEL AMOUR BLESSÉE

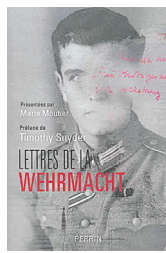
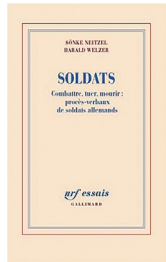
RÉFLEXIONS SUR LA LANGUE FRANÇAISE  
Alain Borer  
Gallimard  
Paris, 2014, 354 pages

## Paroles de soldats de la Wehrmacht

SÉBASTIEN VINCENT

L'histoire de la Seconde Guerre mondiale s'abreuve à de nombreuses sources qui posent autant de défis à l'historien. Deux ouvrages nous font découvrir en français la parole vive des soldats allemands tout en constituant de belles démonstrations de méthodologie.

*Soldats*, des universitaires Sönke Neitzel et Harald Welzer, se fonde sur les écoutes systématiques de milliers de prisonniers allemands effectuées par les Britanniques durant la guerre. Au fil des pages, forte est l'impression d'assister aux échanges entre soldats. On découvre, sans filtre, mais avec un certain recul par rapport aux événements relatés, ce qu'ils avaient à dire entre autres sur la mort donnée et reçue, les crimes commis contre des prisonniers, la vie au front, la sexualité dans les bordels, la foi, les doutes dans la victoire, la bravoure et les valeurs militaires. Les commentaires documentés des deux chercheurs mettent en contexte les extraits classés par thèmes.



au cœur même de la guerre. L'espoir et l'exaltation de la foi envers l'Allemagne et Hitler cèdent progressivement le pas aux désillusions des militaires, à leur détresse devant la brutalité des combats, à la dégradation des conditions physiques et matérielles à mesure que l'inéluctable défaite approche.

Dans sa préface, l'historien Timothy Snyder note que ces écrits tirés d'un fonds d'archives allemand comptant plus de 16 000 lettres «nous rappellent [...] que les soldats allemands étaient aussi des hommes. Ils ne parlent ici ni à eux-mêmes, ni à leurs commandants, ni aux interrogateurs d'après-guerre, ni même à l'histoire. Ils parlent aux personnes qu'ils aiment». La grande valeur de ce livre est qu'il «nous force à penser la Seconde Guerre mondiale en des termes plus universels qu'il ne nous plairait».

Cette plongée dans l'intimité de ces soldats met souvent mal à l'aise. Ces combattants d'Hitler étaient humains : «La catastrophe de la guerre n'en apparaît que plus terrible», estime Marie Moutier.

Collaborateur  
Le Devoir

**SOLDATS**  
COMBATTRE, TUER, MOURIR :  
PROCÈS-VERBAUX DE RÉCITS  
DE SOLDATS ALLEMANDS  
Sönke Neitzel et Harald Welzer  
Gallimard  
Paris, 2014, 619 pages

**LETTRES DE LA WEHRMACHT**  
Perrin  
Paris, 2014, 335 pages

« Cette armée d'Hitler [...] était composée de pères de famille, [...] qui reçurent un matin leur ordre de mobilisation »

Extrait de *Lettres de la Wehrmacht*

## L'au-delà éphémère de Bonnefoy

Héritier de Baudelaire, le poète réfléchit sur la transcendance du quotidien

MICHEL LAPIERRE

La publication en 1953 de son recueil *Du mouvement et de l'immobilité de Douve* (Gallimard) a révélé Yves Bonnefoy et sa complice mystérieuse, à qui il disait : «Douve, je parle en toi ; et je t'enserme / Dans l'acte de connaître et de nommer.» Dans son dernier essai, le poète et penseur dévoile Douve encore plus lorsqu'il écrit : «La poésie ne naît pas des mots mais de l'excès sur leur sens de la présence des choses.»

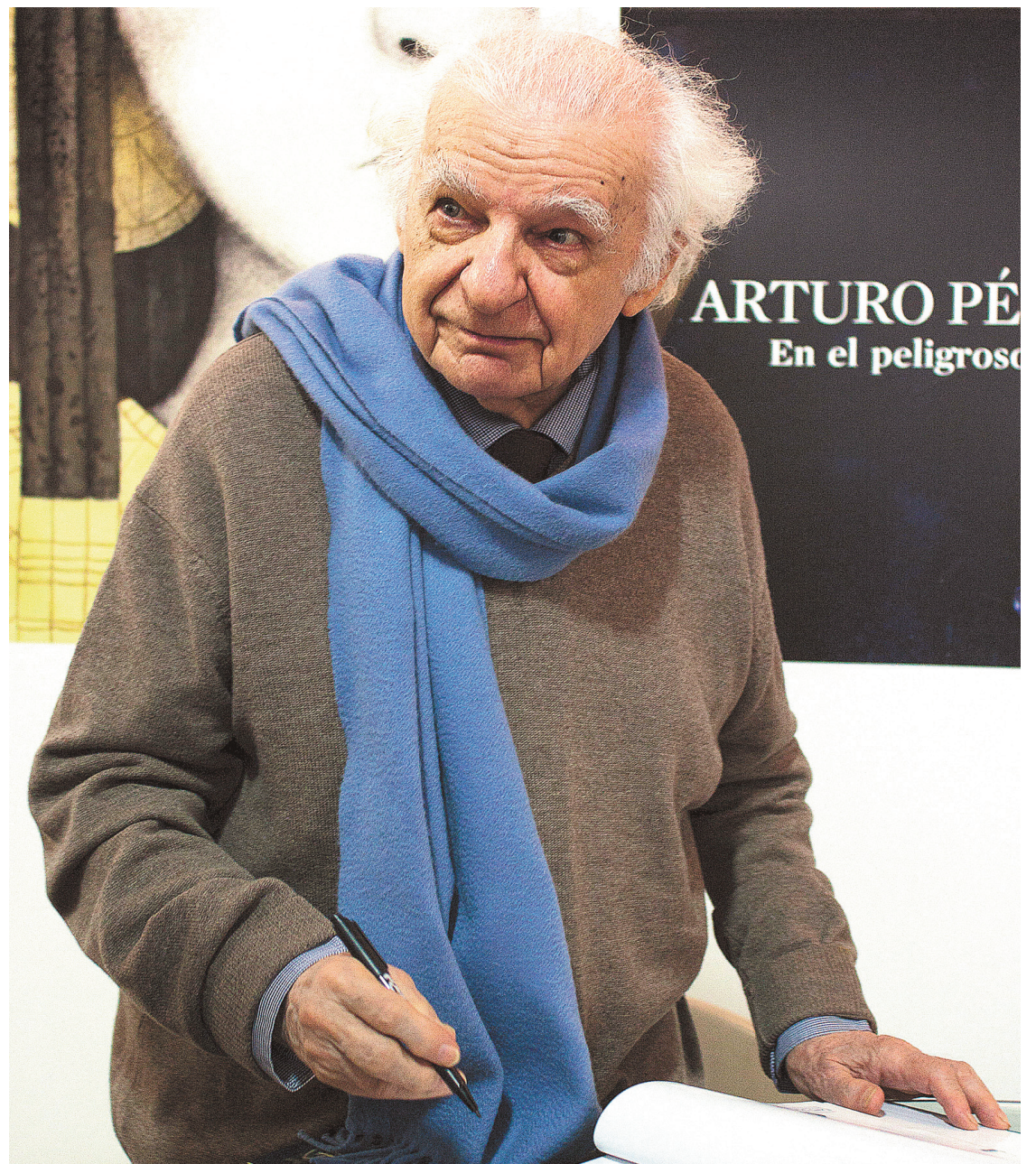
Pour cerner Douve, qui, tantôt paysage, tantôt femme, habite la poésie comme une présence énigmatique mais très intime, Bonnefoy, né à Tours en 1923, scrute, dans *Le siècle de Baudelaire*, ce qu'il appelle «un des grands événements de l'histoire de l'esprit». Il s'agit, selon lui, de «la banalisation de l'incroyance» au XIX<sup>e</sup> siècle et de «l'effet que celle-ci a eu sur le travail des poètes».

On peut se surprendre que Bonnefoy discerne en Baudelaire, qui, dans ses fragments *Mon cœur mis à nu*, avoua sa «tendance à la mysticité», ses «conversations avec Dieu», le pionnier d'une recherche poétique de la transcendance au cœur du quotidien, donc loin du surnaturel. Mais, fruit de la réflexion d'une vie, l'exégèse baudelairienne de celui qui a occupé une chaire de poétique au Collège de France s'intègre à une pensée esthétique aussi rigoureuse et nuancée que personnelle et parlante.

Bonnefoy prend soin de préciser que l'auteur des *Fleurs du mal* «ne croit pas, au moins en des moments qui sont au cœur de son attention». Ce sont là ceux qui comptent le plus, ceux durant lesquels le poète perçoit la transcendance sensible et fugitive d'un immédiat étranger aux principes éternels et abstraits ainsi qu'aux mots eux-mêmes, en tout cas à leur sens ordinaire.

### Poésie, arts, musique

À partir notamment du fameux vers baudelairien selon lequel «le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige», Bonnefoy résume sa hantise d'un au-delà



HECTOR GUERRERO AGENCE FRANCE-PRESSE

En décembre 2013, à 90 ans, le poète français Yves Bonnefoy est devenu le premier écrivain francophone à recevoir le prix de la Foire internationale du livre de Guadalajara, au Mexique.

esthétique déjà exprimé dans la figure de Douve et que visent les poètes : «La poésie se distingue de la littérature comme le désir d'être se distingue de la gestion de l'avoir.» Naturellement, il soutient que celle-ci doit se subordonner à celle-là.

Dans son esprit, la poésie s'associe à tous les arts en les dépassant. Bonnefoy la lie en particulier à la musique en explorant l'œuvre de Stéphane Mallarmé (1842-1898) qui,

successeur de Baudelaire dans l'expression d'une transcendance areligieuse, rêva d'une poésie toute musicale.

Il a l'ingénieuse audace de percevoir que l'utopie esthétique mallarméenne annonça la musique atonale de Schönberg et de Webern, qui illustrera la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle en rompant avec une longue tradition musicale tributaire du christianisme. En faisant enfin de la ville et surtout de la banlieue mons-

trueuse l'avenir transcendant de la poésie dans la lignée baudelairienne, Bonnefoy prouve que son inoubliable Douve n'a pas fini, en nous étonnant, de se métamorphoser.

Collaborateur  
Le Devoir

### LE SIÈCLE DE BAUDELAIRE

Yves Bonnefoy  
Seuil  
Paris, 2014, 272 pages